

L'HORIZON NE S'ARRETE PAS À LA COURNEUVE

Un film de Dalila Choukri – 2016 – 38min

SELECTION OFFICIELLE
DOCM



SELECTION OFFICIELLE
PCMMO



SELECTION OFFICIELLE
FIFOG



SELECTION OFFICIELLE
FESTIVAL DU FILM SUISSE



SELECTION OFFICIELLE
FESTIVAL DU FILM ARABE



L'horizon ne s'arrête pas à La Courneuve

Un film de Dalila Choukri

ECRIT ET REALISE par Dalila Choukri
OPERATEURS IMAGE ET SON Stéphane Rodier Dalila Choukri Clémence Sgarbi
MONTAGE ET ETALONNAGE Virginie Véricourt MIXAGE Mickaël Marchetti

Graphisme LANDRY Charlotte

FILMER À HAUTEUR DE FEMME

Entretien avec Dalila Choukri par Nadia Meflah, critique cinéma, programmatrice de festivals, essayiste.

Comment est né ton désir de faire ce film ?

Il est arrivé subitement. Comme un coup de foudre dans le ventre. Ce film, je l'ai rêvé en images, certains plans que j'avais déjà imaginés se sont retrouvés dans le film quelques mois plus tard. Au fil des jours, cela devenait une obsession. J'ai su à ce moment-là que j'irai jusqu'au bout.

Depuis quand connais-tu Bouka ?

J'ai rencontré Mebrouka (Bouka, l'artiste) au Palais de Tokyo, en mai 2014, lors de l'exposition *Banlieue is Beautiful*. C'est un festival dont j'avais entendu parler à la radio le matin-même sur France Inter, quelques heures plus tard, je rejoignais Paris depuis Genève.

En arrivant, j'y ai découvert un lieu incroyable et foisonnant: la culture propre aux banlieues était là, à portée de main! Expositions, concerts, performances débats, le tout dans une optique d'échanges et d'interactivité. En tombant sur les toiles de Bouka, une sorte de tapis gigantesque arc-en-ciel, et en l'écoutant offrir ses contes du sud algérien au public, j'ai tout de suite capté sa sensibilité d'artiste et bien au-delà...

Qu'est-ce qui précisément a déclenché ce désir de cinéma ?

Je voulais raconter une histoire autrement que par l'écrit. Je ne suis jamais passée par la case de l'écriture professionnelle en tant qu'auteure ou autre, excepté à des fins personnelles et intimes à travers des carnets de notes dans lesquels je me défoulais émotionnellement. Je sentais en moi une envie artistique de porter l'histoire de Bouka à l'écran.

Sur combien de temps exactement le film a été fabriqué ? Il y a un temps qui s'installe comme si tu avais, dès le départ, compris, que le film devait se faire sur plusieurs temps....

Entre le tournage à La Courneuve, à Paris et le sud algérien, cela a pris plus d'un an et demi. Oui, c'est juste comme constat, j'ai pris le temps de poser mes réflexions, mon regard, qui ont d'ailleurs grandi et évolué au fil du tournage. D'une part, disons, à cause de la distance et l'éloignement. Je ne pouvais être à Paris que deux fois par mois et pendant les vacances scolaires. D'autre part, parce que je découvrais chez Bouka des facettes différentes et de plus en plus intéressantes.

Il y a donc eu le temps précieux du rapport de confiance à travers les discussions interminables et passionnantes puis celui des prises à travers l'objectif.

En creux, ce film raconte un état de la France par rapport à ses territoires et ses populations des quartiers populaires...

Oui, le film rend visible une femme a priori banale et invisible de la banlieue populaire parisienne, immigrée algérienne devenue française. Depuis son appartement situé au 11ème étage de la tour Debussy, elle s'exprime sur les années révolues d'un parcours à la fois difficile et saisissant. Elle restera pendant un mois la dernière habitante, telle une naufragée, de ce monstrueux paquebot immobile de la cité des 4000. Bouka dit qu'« à la Courneuve, pour s'échapper, il faut se battre dans sa tête ». Combative, elle l'est. Elle surmontera dignement les épreuves. A l'image de ces quartiers dit « sensibles », je veux rendre compte de la sensibilité exacerbée d'une femme vivant en banlieue. Autrement que ponctuellement, lors d'un fait divers, de la publication d'un rapport ou de la visite d'un ministre.

Selon moi, la cité vit, beaucoup. Survit, souvent. Se bat, tout le temps. Mais la cité crée surtout!

Le titre, éminemment politique et cinématographique, est un appel au lointain. Comment l'as-tu trouvé? Ce postulat du romanesque au cœur d'une cité était présent dès le départ?

Le titre est venu à la fin du montage. Je n'y avais pas du tout pensé au départ. J'allais plutôt dans l'idée de le nommer "Bouka" au départ. En toute simplicité. Puis au fil du tournage et des réalités qui me prenaient aux tripes, je réalisais qu'il fallait un titre plus fort, plus dense, en dehors de la tour et du périph'! Et c'est justement à travers le portrait de Bouka l'artiste que le spectateur, la personne de l'autre côté de l'écran et des périphériques, d'ici et d'ailleurs, comprendra que La Courneuve est une ville, au-delà de ses murs de béton! Une cité qui regorge d'émotions, de sentiments, de générosité, d'intelligence, de solidarité, de don de soi et d'acceptation de l'autre. Le romanesque fait partie intégrante du décor. La poésie transpire des barres d'immeubles. Il faut juste réussir à la saisir. Un contrepied à la caricature et au cliché permanents. Oui, faire jouer du Debussy en bas de l'immeuble, c'est possible!

Pourquoi elle?

Bouka est une femme ordinaire, mère de trois enfants devenus grands maintenant, vivant toujours sous son aile protectrice. C'est une femme comme toutes les autres, au fond. Et comme toutes les femmes, elle est extraordinaire, douée de multiples talents, d'une vitalité et d'une force exemplaires. Combative, elle l'est. Ses épreuves, nombreuses, elle les surmontera dignement. Ce film aborde la puissance de la résilience par le biais de l'art.

Ton film est un portrait à plusieurs entrées, notamment celui de l'art et de la création. Peux-tu me dire comment tu as travaillé à filmer une femme qui peint? C'est un film d'atelier aussi !

Tiens, je n'y avais jamais pensé! Oui, c'est mon premier film: une naissance aussi pour moi. Finalement, nous nous sommes co-optées et nos histoires résonnent comme un écho. Quand je la filmais, je pensais constamment à son abnégation et sa résistance intérieure qui forcent

l'admiration et le respect. Qui elle est et d'où vient sa force... Le rôle de la peinture est primordial dans la reconstruction de Mebrouka. Un art aux couleurs vives et solaires qui vont l'habiter pour ne plus la quitter. Un art qu'elle exprime dans le quotidien morne et anémiant de la banlieue.

Comment le désert a-t-il surgi ?

El Menia et ce fameux sud algérien, les portes du désert et ses dunes de Sahara, son silence enchanteur. C'est son autre chez elle. Sa base, ses racines.

Elle peint assise sur le sable et nous clame son bonheur de pouvoir se ressourcer : « L'horizon ne s'arrête pas à la Courneuve! ». Ce voyage filmique nous permet de retourner sur les traces originelles de ses pas, que l'on retrouve comme le fil conducteur de ses toiles. C'était une évidence de retourner sur son territoire natal, son terroir ocre et de poussière d'or. Elle se rend compte sur place de ce qu'elle a quitté: ses proches, les rires, l'insouciance, la lumière, "son" désert...

Bouka nous demeure tout autant énigmatique et troublante à la fin du film....

Un mélange sensible et émouvant, sa rage intérieure et sa douleur silencieuse s'y entremêlent. De ses toiles surgissent son passé et ses espoirs. C'est tout cela à la fois!



FICHE TECHNIQUE

L'Horizon ne s'arrête pas à la Courneuve

Synopsis : Bouka, c'est son surnom du Sahara et aussi son nom d'artiste. Elle s'est mise à peindre un matin, il y a presque quatre ans, alors qu'elle rangeait son placard dans lequel traînaient de vieux tubes de gouache et des pinceaux inutilisés par ses enfants. Trois fils qu'elle va élever seule dans la tour Debussy du 93 vouée à la destruction que le "monstre viendra bientôt grignoter". L'Algérie, les dunes du Sahara et son silence enchanteur, c'est son autre chez elle. Sa base, ses racines.

"L'horizon ne s'arrête pas à la Courneuve !" clame-t-elle en retournant sur ses pas, fil conducteur de ses toiles. Engagée, passeuse d'espoir et

de paix, elle peint aussi les attentats de Paris pour rendre hommage aux victimes.

Durée : 38 minutes – 2016 – France

Réalisation : Dalila Choukri - **Image** : Dalila Choukri, Clémence Sgarbi - **Son** : Michael Marchetti - **Montage** : Virginie de Véricourt

Production / Diffusion: Dalila Choukri

REVUE DE PRESSE

https://www.saphirnews.com/L-horizon-ne-s-arrete-pas-a-La-Courneuve-le-portrait-intimiste-d-une-artiste-peintre-du-9-3_a23818.html

<http://www.lejsd.com/content/%C2%AB-une-vraie-cr%C3%A9ation-de-vrais-talents-de-vrais-sujets-%C2%BB>

FESTIVALS

2017 : Festival du Film Arabe de Fameck - Fameck (France) -

2017 : PCMMO - Panorama des Cinémas du Maghreb et du Moyen-Orient - Saint-Denis (France)

2017 : FIFOG - Festival International du Film Oriental de Genève - Genève (Suisse) - Sélection officielle

2017 : Visions du Réel - Nyon (Suisse) - Sélection officielle

2019: Festival-Elles font leur cinéma-Rouen

DALILA CHOUKRI



Réalisatrice franco-tunisienne, établie à Genève depuis 2005, **Dalila Choukri** enseigne en parallèle le cinéma et a présidé le Festival International du Film Oriental de Genève. Elle a collaboré en 2014 avec la Radio Télévision Suisse et le Salon du Livre de Genève à la création du court-métrage « Six pieds sous terre ». En 2015, dans le cadre d'une mission humanitaire pilotée par l'association AMSED, elle a réalisé un reportage photo dans les camps de réfugiés de la vallée de la Bekaa au Liban. La même année, elle rencontre l'artiste Mebrouka Hadjadj lors de son exposition au Palais de Tokyo. Une rencontre puissante. Elle choisit de lui consacrer son premier film documentaire en hommage à toutes les femmes qui grâce à leur force transcendent l'adversité.